

II NOCTURNE

les draps grincent...
marée tiède
flux, reflux
de couvertures qui se recouvrent,
se superposent
puis s'écartent
s'entassent en monticules variables
découvrent l'étoffe froissée
qui grince
dans l'épaisseur du lit...
le sommier s'étire...
se rétracte...
il pourrait se plier
en trois, en cinq...
mais non.
C'est horrible.
au-delà d'une voilure
qu'agite la brise de l'aube

un lointain son flûté s'évase
se renforce
arpèges approximatifs
s'épuise en une longue note nue
puis s'éteint...
halo de silence
en deçà des voilures
les oreillers s'épousent,
se confondent
puis se séparent
attouchements versatiles
ralentis par l'horreur
engoncés dans les grincements...
C'est horrible.
l'horreur glauque
l'impénétrable horreur violette
habille les rideaux,
par l'intérieur
s'étale...
visqueuse
contre le matin endormi
Que faire?
Quoi faire...

Demeurer dans l'immobile
des grinçures frêles...
Discourir en silence
sur un trou ouvert là
en deçà des voilures
tandis qu'au-delà des voilures
dans l'ailleurs du dehors
vers le ciel
les rues s'éveillent
résonnent de l'écho pétaradant
d'une joyeuse mobylette
qui passe, tonitruante
et disparaît au coin de l'immeuble
déjà le bruit fait son œuvre
il se propage en vaguelettes sonores
front de pressions aux amplitudes convexes
qui vient frôler les voilages souples
un instant distordus
puis effleure les pavillons ouverts
les lobes charnus aux duvets ras
et s'amortit
dans l'épaisseur des draps
qui grincent...

sans pouvoir interrompre
l'interminable filet
mots d'horreur
haine nue...
Le tuer.
Et après ?
Le monde se lèvera
Les peuples se coucheront
et la Terre en son orbe immuable
roulera sans fin
Tuer qui ?
Question sinistre
dont la gaucherie n'est qu'un reflet veule
lâche ingénuité...
Tuer qui ?
L'assassin, pardi. Aller là-bas. Le tuer.
Les mots s'engagent
féroces, dans l'alcôve
le pétreux canalicule
rebondissent contre ses parois rocheuses
cognent les tympans
qui se dilatent
vibrent

mobilisent les osselets
Il ne nuira plus.
par l'intermédiaire des longs cils
dans les sérosités internes

Ça n'a pas de sens. C'est grâce à lui qu'il est là. Il a sorti l'enfant de cet enfer. Il lui donne la possibilité de vivre autre chose que cette horreur. Peu important ses actes. La question est : l'enfant aurait-il pu s'en sortir autrement ? Aurais-tu préféré qu'il ne bénéficie pas de la disparition de ses parents ? Il n'en a plus besoin maintenant.

quelque impossible siphon
se creuse, vrillant l'escargot cochléaire
Tu es abominablement cynique
Et puis nous allons nous faire tuer.
les draps crissent
s'attouchent
se frôlent
frémissent
et les voix s'égouttent
perles de mort
Un autre prendra sa place.

Tant pis. Je ne peux pas rester à ne rien faire. Autant mourir.
Tant qu'à y être, autant assassiner l'assassin.

Mais c'est stupide ! C'est la guerre là-bas ! les gens font n'importe quoi ! Ils s'entre-tuent à qui mieux mieux ! C'est la destruction totale ! Rendons-lui grâce, à ce gars, d'avoir délivré cet enfant, et bien d'autres sûrement, de ce champ de mort ! Il risque sa peau tout de même ! Il est payé !

À tuer ! Il trafique ! Tu crois que le gamin pleure la guerre ? C'est ses parents qu'il pleure ! On n'a pas le droit de faire ça ! Quand bien même il y aurait la guerre ! Il aurait mieux valu que ce gamin ne mette jamais les pieds chez nous.

La mort est bonne mère
Elle attend ses filles en confiance
Les voilà qui par-delà les rideaux
Apportent leurs errances infinies...
Ils vont l'arrêter.

Max dit n'importe quoi. Savoir que ce type reste en vie m'est insupportable. On l'emprisonnera, on lui donnera à manger, il restera des années en tôle mais il vivra, et il sortira un jour. Je ne peux pas accepter ça. Nous allons partir là-bas et nous le tuons.

Tu es folle.
Bien sûr.
le sommier se froisse
les couvertures gisent au sol

cadavres de laine aux fibres dissociées
tandis qu'au-delà des voilures
bruissent les feuilles
s'élève le chant d'un piccolo
harmonie de sons chatoyants
qui répond solitaire
au congénère du voisinage
Je suis folle... Je suis malade oui... Folle parce que malade...
Non. Tu t'imagines que rendre la justice toi-même soulage-
ra les problèmes du monde
Seulement les miens. Je me fous du monde.
D'abord tu n'as pas le droit.
Je n'ai pas le droit de ne rien faire. Je n'ai pas le droit de me
tenir tranquille. La faute, l'ultime faute, est là: on ne fait rien,
on délègue ses responsabilités. C'est mon travail que d'aller là-
bas pour le tuer.
Mais non! Va là-bas pour faire la paix!
Tu es stupide.
C'est illégal.
La loi des hommes je m'en fous. Ou plutôt non. La loi des
hommes commande de venger le crime commis. Il y a d'autres
lois, dont je me fiche éperdument.
Tu déliras.

Est-ce de la fièvre?
quelque subite éruption?
ces dernières paroles
comme un couperet sur une gorge humide
tranchent net le fil de parole
et les idées s'éparpillent, se creusent et s'arrondissent
deviennent globes exquis aux reflets translucides
d'où la lucidité justement
évacuée par-delà les voilures
se désagrège
Je ne suis pas folle.
Tu dis n'importe quoi.
vers l'aube naissante
les étoiles se désorganisent
se digèrent dans l'immense lumière
les notes impalpables du rêve
tournoient sans relâche
Toi tu t'en fous. Ce gamin n'est pas le tien, ce qu'il souffre
t'est indifférent, tu es comme une huître close.
alors qu'en deçà des voilures
Arrêtes tu m'énerves.
les draps grincent
se dérident

au hasard d'une flexion
ils se tendent, gargouillent,
puis se replient

Mais ça ne te fait rien tout ça? Il a tué ses parents! On a la preuve! Des cadavres troués de balles! Comment peux-tu être insensible à ce point? Ca te rend malade autant que moi! Il faut agir!

Oui ça me rend malade! Oui il faut faire quelque chose ! Mais pas dans l'impraticable! C'est complètement idiot ton idée! Nous n'avons rien pour reconnaître le bonhomme, nous ne savons pas où il habite, comment nous allons le trouver! Et avec quoi on le tue? Un lasso? Un poignard? Un missile nucléaire? Tu te vois faire ça toi?

par-delà les voilures
Nous avons des photos.
luisent les rêves

On peut le reconnaître non sur des photos?
opalescences irisées
de glauque et d'orgueil
Il a un visage! Ce rat!
vers le jour qui émerge
Je sais tirer.
les visions s'engluent

les pensées s'émoussent et se tordent
Tirer quoi? des plans sur la comète?
les chants se cabrent
les plaintes roucoulent
D'accord. Tu n'as qu'à rester là. J'irai mourir seule.
les draps se déchirent
Tu ne me reverras pas.
s'éventrent dans la lumière renaissante
Mais arrête! Réfléchis une minute!
et l'aube
Tes émotions te bouffent! Range-les un peu bon sang!
caresse le ciel
Quoi mes émotions. Ce sont les raisons de ma conduite. Ce
sont elles que je ressens, ce sont elles qui m'impressionnent.
le firmament
Elles te dominant. Tu es incapable de réfléchir.
s'embrase mollement
Et toi tu es incapable de les ressentir!
flamboient velouté
des nuées qui s'allument
attouchements de bronze
du jour qui approche
colorations soyeuses

que revêt la nuit finissante
dans les rêves
les étoiles se dissolvent,
s'éparpillent une à une
les constellations se noient
apothéose d'or et de cuivre
de rubis, de topaze
Calme-toi.
alors que les mots s'étranglent
Je suis très calme.
se déchirent sur les cordes vocales
Je ne veux pas te perdre.
tranches de voix
larmes de consonnes
Alors il faut que tu viennes avec moi.
découplées de leurs voyelles
squelettes de sens
Ça jamais.
ils s'entrechoquent au-devant des lèvres
et se ramollissent
se gorgent de nausée
se nouent en d'odieux lacis
se liquéfient en gouttelettes d'idées...

d'un tempérament erratique
ils recouvrent le réel
l'enrobent d'une couleur de miel
l'atténuent, l'opacifient
tandis que le jour au-dehors
finit de s'imposer...
Fred pardonne-moi mais je ne peux pas faire autrement.
Tu es complètement givrée.
Il m'est impossible de rester dans ce sentiment d'impuissance.
ce. J'ai besoin de me libérer.
Eh bien libère-toi.
J'irai là-bas. Toute seule s'il le faut. Je trouverais cet ignoble
pourceau, ce... cette... je lui ferais éclater la tête à ce... cette...
saloperie de créature, ah!... je me sens mal!
Qu'est-ce qui t'arrives?
Je vais... vomir.
les draps grincent
le sommier bafouille
cadavres de mots
calcinures de syllabes
vomissures de sons
que crachent les narines
lesquelles en pleurent

les voilà les émotions viles
les impressions du ventre
qui remontent à la gorge
s'extirpent, baves acides
en arrachant les tripes
naissances odieuses
enfantements effroyables
qui emportent la conscience.

par-delà les voilures
l'aube grince
une brise remue les rideaux
et le soleil se froisse
les vapeurs du ciel se recouvrent
et se superposent
avalent la lumière
puis s'écartent
découvrent les corps nus
inanimés
planètes instables,
qui grincent elles aussi
dans leurs rotations effrénées

INTERMÈDE

Une fois la décision prise ils durent s'enquérir des moyens qui leur seraient nécessaires pour réaliser leur dessein : trouver une agence qui leur vende des billets pour un pays en guerre ; préparer quelques affaires de rechange, emporter le minimum de bagages, un sac chacun, pas de literie, des habits simples, il ferait chaud. Organiser l'emploi du temps pour se libérer une grande semaine, délai qui leur apparut suffisant. Confier l'enfant à l'institution dont Max était un associé, visiter quelques parents et leur faire savoir qu'on allait partir quelque temps en vacances, « histoire de changer d'air ». Fermer le gaz, les volets, laisser la voiture au garage et prendre le bus jusqu'à l'aéroport. Ils n'oublièrent pas leurs papiers, payèrent les taxes de voyage à l'embarquement, montèrent dans un appareil vieillot qui décolla avec deux heures de retard, soi-disant pour un contrôle d'identité. Les passagers furent mornes et sans intérêt, de même que le voyage, qui dut s'interrompre pas loin de mille kilomètres avant la destination prévue. On leur promit de tout mettre en œuvre pour les acheminer à bon port, mais ils

préférèrent se débrouiller par leurs propres moyens : ils trouvèrent une gare et passèrent dix heures dans un train brinqueballant où ils ne purent dormir que de cinq minutes en cinq minutes. Un peu avant la ville frontière la ligne était barrée, des policiers les empêchèrent de continuer. Grâce au providentiel sabir international ils purent trouver une voiture qui les mena sans encombre à un arrêt d'autocar, en pleine jungle, où ils attendirent jusqu'au soir le passage d'un camion bâché. Un peu avant l'aube ils arrivaient à la frontière, et ils décidèrent de se reposer un peu, consultèrent leurs cartes, restèrent jusqu'au lendemain dans un hôtel entièrement crasseux où on devait les prendre pour des trafiquants de drogue, ce qui en réalité ne leur déplut pas. Ils achetèrent un revolver et des munitions et se lièrent avec des gens certainement louches qui acceptèrent de leur faire traverser le fleuve, à la nuit, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes. L'un des passeurs estima qu'il pouvait y avoir aussi un droit de cuissage mais la vue du revolver calma ses ardeurs, et ils furent lâchés au milieu de la nuit le long d'une route à peine asphaltée, qu'ils durent parcourir, dans la touffeur de l'exubérante végétation, jusque bien après le jour, sans rencontrer âme qui vive ; ils arrivèrent à un village entièrement en ruines, seulement salués par une femme en haillons qui portait un enfant dans les bras. Ils durent continuer

de marcher, leur destination n'était qu'à cent cinquante kilomètres, à pied il leur faudrait quatre jours. Dans des décombres ils trouvèrent deux bicyclettes en bon état grâce auxquelles ils couvrirent environ soixante-dix kilomètres, après quoi elles disparurent pendant qu'ils se reposaient. Ce dernier épisode les convainquit d'employer la force, et la première voiture qui passa fut arrêtée, délestée de son conducteur, fort heureusement seul. Soixante kilomètres plus loin ils tombaient en panne d'essence. Ils durent finir à pied, parvenant à destination tout juste une semaine après leur départ, par une soirée tiède, dans la lumière oblique d'un jour déclinant. Ils trouvèrent un hôtel dont une aile avait sauté, et aidés par les documents que leur avait remis Max, se mirent en chasse dès le lendemain. Ils n'eurent aucun mal à trouver la rue, la maison, l'étage, la porte derrière laquelle logeait leur proie: *attaca*

Protocoles

Un cas parmi tant d'autres : quarante-six ans, homme. LMNH à grandes cellules diffus, adénopathies axillaires et sus-claviculaires droites apparues en un mois.

René K., LMNH à grandes cellules diffus : René K. marchait, alors que la fraîche lumière matinale s'épanchait dans les rues, vers le marché, ses nœuds sous le bras : la vie s'écoule et s'éloigne gracieuse tandis qu'atone il se tord dans d'obscures souffrances ; rivages de pénombre, encore plongés dans la nuit. Le jour viendra-t-il jusqu'à lui ?

Un k parmi tant d'autres : LMNH à grandes cellules diffus. Une ponction ganglionnaire, un coup de bistouri, la générale, un mot incompréhensible : informe Alain, grave, mort : fin d'une vie.

À l'hôpital on lui dicta la conduite à tenir, suivre les ordres, exécuter les soins.

Couché dans du blanc. Tout blanc dans des draps blancs, lit blanc, mur blanc mais cassé tirant sur le crème. Seule la poitrine est découverte, et le ventre, couleur peau sur le blanc. Dehors le soleil resplendit à l'ombre de la fenêtre, les arbres vert de vert se balancent au gré d'une impalpable brise et des oiseaux chantent mais blanc car il ne les entend pas, la fenêtre est fermée, hermétique, et il fait chaud dans cette chambre blanche à attendre que ça ait fini de couler dans la veine, ce liquide jaune épais qui descend de la bouteille à l'envers pendue à la potence.

Pendue: coule, entre dans le corps: parois transparentes (de la tubulure), brusquement opaques, obscures, rougeoyantes, c'est la veine du dedans et le sang qui coule lymphatique.

Odeur de cellules en milliards déversées là en grappes infinies.

« C'est un médicament qui va tuer, simplement, les cellules malades. Il interfère avec le métabolisme, le cycle de vie de la cellule, pour l'empêcher, comme un grain de sable grippe une machine, qui s'arrête, de se reproduire, enfin de se multiplier. De même la cellule malade va s'arrêter de fonctionner et mourir, elle va être détruite. »

Tuer. Une portion, une région, un segment du temps et de l'espace où se trouve lui: le doigt, le bras, ici à l'intérieur du

viande

« combien ça en tue par semaine? – vous voulez dire en nombre? – en poids? – ah, oh, euh, je ne sais pas moi cinq cents grammes non je, dix grammes enfin je – à peu près oui je vois, comme le cœur quoi... »

Regards vrillés derrière les iris, fixés aux pupilles par lesquelles passe transie et détonante la vérité nue...

Ô larmes amères qui coulez une à une sur tes joues humides, qui roulez paresseusement sur tes douces collines et vous égouttez sur tes vallons mentonniers, vous emportez en vos translucides humeurs le chagrin anticipé des personnes qui s'éloignent, s'amenuisent, rapetissent et disparaissent dans de sombres gouffres, où déjà s'étripent d'innombrables pous-

sières... ô épouse tendre, tes larmes sont maintenant comme une épitaphe anachronique...

Tu devrais voir TU un docteur devrais voir qui t'ausculte t'examine te dise pourquoi ces boules AURAIS DÛ VOIR

Des nœuds : de fines ficelles s'enroulent malicieusement en une pelote compacte, ou encore ce sont de petites amandes mal mûries qui se collent au creux de l'épaule, invisibles, indolores, parfaitement anodines en apparence et tout à fait quelconques... ça ne pourrait pas être grand-chose, mais pourtant leur taille augmente et leur consistance se raffermi... déjà plusieurs jours qu'au cours de sa toilette, sous la douche ou devant le lavabo, se lavant les aisselles il palpaît ces nodosités rugueuses, le regard vide dans le miroir, exposant le bras levé cette surface malade, mais oui, ça se voit, pourtant incrédule, déjà certain...

« Qu'est ce qui t'arrive? – sais pas. Des boules sous le bras. – montre voir? »

Suspicion dans le pincement des lèvres qui restent fermées, reniflent, est-ce une odeur?

Méfiance dans les pupilles. « Tu devrais voir un docteur ».

Tu vis un docteur: tripatouillage de doigts étrangers qui s'insinuent froids espions au creux du bras, puis de l'épaule, du ventre, et un peu partout pour finir tandis que de sympathiques paroles cachent mal un mutisme comme coupable, puis des piqûres, du sang refluant dans une grosse seringue, une sorte de dissection réglée, une semaine d'attente:

René K., un K. parmi tant d'autres: LMNH à grandes cellules diffus, adénopathies axillaires et sus-claviculaires droites apparues il y a un mois, sans altération de l'état général. Pas d'antécédents. Foie et moelle positifs. Examen normal par ailleurs.

Normal par ailleurs avait-elle écrit ironique. Elle leva le nez de la grande feuille cartonnée sur laquelle elle consignait l'observation, cessa d'écrire, se représentant in memoriam ce grand bonhomme maigre de quarante-six ans allongé dans un lit dans une chambre dans le service à l'hôpital, bénéficiant pensa-t-elle toujours ironique d'une belle et prompte première cure administrée moins d'une semaine après le diagnostic, évidemment cela représente une urgence, ça évolue depuis un mois, c'est un type à grandes cellules diffus, un type maigre, agressif...

Sans ironie cette fois mais avec cette sorte de respect de la chose souffrante qu'on lui avait enseigné, elle barra « normal par ailleurs ».

Nœuds: vaste plaine plate arrondie sur ses contours, regorgeant de proliférantes entités indifférenciées; bond par bond elles éclaboussent chaque élément de surface de ce paysage lointain, se remultiplient en un nombre fantastique d'exemplaires tous plus ou moins identiques dans leur indifférenciation, lesquels eux-mêmes scissionnent aussitôt en deux hémimoitiés elles-mêmes divisées en deux puis quatre puis huit, seize, trente-six, soixante-quatre et sans jamais se tarir cette démultiplication s'entretient égale à elle-même, envahissant aire après aire chaque pouce de cette ondoyeuse plaine plate au ciel marbré d'ocre et de sang dégoulinant, gouttelettes pensives
ô vie menacée
dont l'enfance affleure la surface
diaphanes résurgences immobiles
clapotis doucereux
souvenirs déjà
alors qu'au-delà de l'horizon s'amoncellent encore invisibles et muets des dizaines puis des centaines, des milliers, des mil-

lions, enfin des milliards de silhouettes fantomatiques mais flamboyantes, casques et armures d'airain sous le ciel sang et bile bientôt rangés en milliers de cohortes parallèles et immobiles, resplendissantes sous le ciel pâle d'espoir craché au-devant des entités proliférantes, lesquelles dans l'ignorance de leur avenir grouillent, hordes visqueuses, occupant chaque recoin du viande en une prodigieuse marée cellulaire et l'armée d'airain attend sagement accumulée sur les frontières blafardes déjà comme un vent qui se lève brume claire bientôt tourbillonnante enfin cela marche :

Blanc sur blanc dans la blancheur étale René K. attend son heure : goutte après goutte et milligramme après milligramme le liquide jaune épais comme un sirop indigeste pénètre par un orifice artificiel dans une veine de son bras gauche, entre dans une longue caverne rougeoyante et s'y mélange à des milliards de microscopiques bestioles rouges et vertes ou multicolores, se dilue dans une épaisseur liquide animée d'un tremblement uniformément transmis de l'arrière vers l'avant dans le sens du

déplacement lequel brusquement s'estompe, voile déchiré,
lorsqu'entre dans l'étouffante blancheur du blanc blanc la
blanche blouse surmontée d'une tête à cheveux châtains avec
un petit nez et des yeux clairs de la jeune interne, c'est une
jeune personne au sourire doux dont les paroles qui s'extirpent
des lèvres naturelles sont comme des bulles vides
paroles et sourires: « bonjour monsieur comment allez-vous »
sourire de l'inconscience
toi l'œil vague sur la campagne vert blanc au-delà de la vitre,
l'œil vague sur toute cette vie silencieuse qui reste collée au
verre sans jamais pouvoir entrer tu réponds « mon dieu »
dans une sorte de soupir
et dès qu'elle sort la jeune interne pleine de vie et de futur en
son sein accumulé, dès qu'elle sort cette jeune personne, les
cauchemars resurgissent un à un de leurs trous et s'épandent,
tièdes vapeurs, sur la blancheur étale surchauffée
vaguelettes moléculaires
l'horreur est en marche.

Marche: